

SATURNE

JACEK DEHNEL

SATURNE

Peintures noires de la vie
des hommes de la famille Goya

*Traduit du polonais
par Marie Furman-Bouvard*

LES ÉDITIONS NOIR SUR BLANC

© 2011, Wydawnictwo W.A.B.
© 2013, Les Éditions Noir sur Blanc, Lausanne

ISBN : 978-2-88250-333-6

À ma mère, peintre

Quand le présent offre peu de joie et que les mois qui sont sur le point de venir ne laissent présager que des répétitions, on trompe la monotonie par des assauts de passé. On pioche dans ce qu'on ne peut dire de sa vie à personne et on transporte ces petites poutres de bois et ces petits duvets des oiseaux dans un nid de vieille patricienne ou d'antiques Hébreux.

Pascal Quignard, *Albucius*.

Dis-moi qui a inventé le père, et montre-moi la branche à laquelle on l'a pendu.

R. M.

I

Javier parle

Je vins au monde rue de la Désillusion. Ce ne fut qu'à l'âge de huit ou dix ans, dissimulé dans le cellier, que j'entendis notre cuisinière raconter au rémouleur d'où venait le nom de la rue : il y avait très longtemps de cela, quatre séduisants *majos* poursuivaient une belle jeune fille dans notre rue, juste ici, sous les fenêtres de notre maison qui, à cette époque, n'était pas encore construite, le long des vitrines du magasin de parfums et de bijoux en or, qui n'avait pas encore été ouvert et où n'officiait pas encore le vieux don Feliciano, car il n'était même pas encore né ; cette jeune fille courait, oh ! elle courait, les *majos* la poursuivaient, oh ! ils la poursuivaient, et ils finirent par la rattraper. Dans leur fureur amoureuse, ils déchirèrent sa robe, arrachèrent la mantille et le châle dont elle se couvrait le visage, et ils restèrent médusés. Sous les étoffes de satin et de damas apparut une chair nauséabonde, un crâne tendu de peau parcheminée, exhibant dans un rictus des dents jaunies. Ils s'enfuirent chacun de son côté, le corps, en un instant, tomba en poussière, avec tous ses rubans et ses volants. Dès lors, notre rue fut appelée la rue de la Désillusion. C'est ce que raconta la cuisinière, les mains sur les hanches – je la voyais bien par le trou de la serrure

de la porte du cellier –, vigoureuse, les joues vermeilles, éclairée par les gerbes d'étincelles ; le rémouleur, qui ne connaissait pas cette histoire, n'étant pas de Madrid, appliquait l'un après l'autre des couteaux et des ciseaux sur la meule tournoyante, acquiesçant et marmonnant entre deux grincements de métal. Mon père, cependant – j'en suis absolument convaincu, même s'il ne l'a pas dit expressément, même s'il ne l'a pas craché avec les autres insultes dont il m'abreuvait – avait toujours pensé que la rue s'appelait ainsi car moi, Javier, j'étais venu au monde dans l'immeuble qui, précisément, se dressait dans cette rue, dans une alcôve à l'étage, dans l'appartement du portraitiste et vice-directeur de la Manufacture royale de Tapisseries Santa Barbara, devenu peu après peintre du roi, Francisco Goya y Lucientes.

Francisco parle

Lorsque Javier vint au monde, encore Calle de Desengaño, les enfants nés avant lui étaient décédés ; l'aîné Antonio, Eusebio, le petit Vincente, Francisco, Hermengilda, Pilar, que son prénom, hélas – par lequel nous la confiions à la protection de Notre-Dame de Saragosse – ne préserva guère. Jamais je ne l'ai dit à Javier, car, à l'époque, je m'efforçais de ne pas gâter les enfants, mais d'élever mon fils pour qu'il devînt un homme, – ce n'était pas comme maintenant que j'ai le cœur ramolli, que je suis devenu une vieille baderne larmoyante, sourde comme un pot de surcroît, ce qui aide grandement à supporter les pleurs d'enfants –, ainsi donc, je ne l'ai jamais dit à Javier, mais lorsque la Pepa eut accouché de lui et qu'elle était étendue dans les draps, épuisée, avec des mèches de cheveux noirs collées sur son front moite, où la lumière tombant de la fenêtre se posait en une large tache semblable à du blanc de plomb, je m'étais précipité en ville et j'avais crié à tous ceux qui voulaient bien l'entendre, connus et inconnus, qu'il n'y avait pas de plus belle vision à Madrid que celle de ce petit garçon.

Après celui-là, nous avons essayé encore, imaginant que lui non plus ne resterait pas avec nous très longtemps. Feu mon épouse, Joséphine Bayeu, ou, plus simplement, la Pepa,

quand elle n'était pas occupée à se pomponner, gardait le lit, soit en couches, soit après une fausse couche, avec des saignements prolongés, tout comme la reine Marie-Louise – un enfant mort après l'autre. Un jour, j'essayai même d'en faire le compte – et j'arrivai à une vingtaine. Mais hélas, seul Javier survécut. Hélas, un seul, et hélas, Javier.

II

Les Vieux

Répugnante est la vieillesse. Ses odeurs et ses figures – yeux larmoyants, conjonctives rouges, cils et sourcils dégarnis, plis de chair flasques, dardres. Répugnantes, sa voracité à sucer les restes, sa gourmandise, sa manière de se jeter sur le plat avec des clappements sonores.

On dit qu'il est beau de vieillir à deux. Qu'y a-t-il de beau à croupir et à se défaire accompagné plutôt que seul ? De tous les sabbats du monde, le plus horrible est le sabbat de la vieillesse : les jeunes, au lieu d'y accourir, s'y traînent péniblement, avec, sur leurs visages lisses, des masques de peau fripée.

Aussi affaibli que le reste du corps, l'œil ne perçoit plus que les contrastes les plus forts : une tache de lumière au bout du nez, juste au-dessus de la ligne sombre de la bouche édentée. Des ombres noires, cadavériques, sous les bourrelets des arcades sourcilières, avec, autour, les ronds clairs des joues et du front. La lueur d'une cuiller en argent au-dessus de l'assiette creuse, une mastication bruyante, des doigts amaigris émergeant de l'obscurité d'une large manche. Et des pupilles noires, agrandies par le désir, noyées dans le blanc des yeux écarquillés. Se goinfrer de vie avant qu'elle ne prenne fin.



Ah ! avec quel dégoût regardons-nous nos parents lorsqu'ils se transforment en bêtes déplumées et insatiables, en mécanismes détraqués, en récipients fissurés, perdant leurs liquides.

Ah ! avec quelle incompréhension regardons-nous nos enfants qui voient en nous des bêtes déplumées et insatiables, des mécanismes détraqués, des récipients fissurés, perdant leurs liquides. Dans notre for intérieur, nous sommes encore ce jeune homme plein d'ambitions, qui s'élance vers la grande ville avec un baluchon pour tout bagage ; nous sommes une jeune fille point vilaine, qui se dit : « À moi la vie, et pour le reste, nous verrons bien. »

III

Javier parle

Tout va bien pour lui, là-bas, en France. On me rapporte tout ici. Veuf, il vit loin de la tombe de sa femme, satisfait, vieux renard, blaireau bouffi, vieil oiseau grisonnant, il peint des petites choses, des bêtises, des miniatures sur de l'ivoire, des petits dessins ; Leocadia lui prépare des petits plats, lui coupe ses pommes en quatre elle-même, car il n'aime pas quand c'est la servante, et puis elle va se donner au premier venu – à Bordeaux les occasions ne manquent pas, ces derniers temps, il paraît que c'est avec un Allemand, qui ne sait sans doute pas qu'elle n'est pas aussi *weiss* qu'elle en a l'air. Quant à Rosario, pardon, *Coccinelle*, il ne l'appelle jamais autrement que « Coccinelle », elle reste assise à côté de lui et « ensemble ils créent ». Lui, d'un seul mouvement, il dessine quelque chose, pas nécessairement d'ailleurs des images appropriées pour une petite fille de son âge, quand bien même elle est la fille d'une putain, qui en a vu plus qu'il ne faudrait. Et elle, à la brouillonne, elle essaie de répéter le dessin. Elle trace une ligne courbe pour une droite, une droite où il faudrait une courbe, mais avant tout : une ligne ennuyeuse. Ennuyeuse, uniforme, sans grâce. Le vieux prend ensuite une nouvelle feuille et – je le vois parfaitement – en

marmonnant quelque chose d'incompréhensible, comme il le faisait toujours, enfin, peut-être pas toujours, en tout cas depuis qu'il est devenu sourd, et d'un seul geste il fait d'une feuille de papier un billet de banque : une sorcière qui vole sur une corde à sauter, un vieux cocu avec sa jeune femme (il ne lui vient pas même à l'esprit qu'il fait ici son propre portrait), un condamné exécuté au garrot, bref : un dessin parfait, pour lequel j'aurais instantanément plusieurs acheteurs. Il le tend à la gosse. Clignant des yeux, minaudant près de lui sur sa chaise, souriant sans cesse, elle tire sa petite langue de vipère, héritée sans doute de sa mère, et « remplit les blancs », c'est-à-dire que de son trait obtus, elle recouvre les plis de la robe, des parties du fond, les chevelures. Le vieux lui dit : « plus clair », « plus sombre », « plus clair ». Ainsi, travaillant de concert, dans une entente parfaite, ils changent le billet de banque en un gribouillis, qui peut tout au plus servir de papier à cigarettes.

Francisco parle

Tout va bien pour moi ici, en France, bien que je me sente mal ici, dans mes vieux jours. Lorsque le soleil tape fort – même si ça n'est pas aussi fort qu'à Madrid – je vois mieux, et alors je me mets à peindre. Je n'ai plus la force de faire de grandes toiles, d'ailleurs j'ai même du mal à marcher ; il y a ici un jeune qui a fui l'Espagne, de Brugada, il passe pas mal de temps chez nous et m'emmène en promenade, il a même appris à communiquer avec moi – non plus en écrivant sur des bouts de papier, qu'à présent je déchiffre difficilement, mais avec les mains, selon la méthode de l'abbé Bonet. Avant-hier, je l'ai sermonné pour cette raison, car il moulinait des bras comme s'il voulait montrer à la ronde que le vieux Goya non seulement traînait la patte à grand-peine, mais encore qu'il était sourd, sourd, sourd comme un pot, une pierre, un pinceau, une poignée de porte, un tas de vieux chiffons mu comme par magie noire. Je pue sans doute la pisse, car j'ai la vessie malade, mais je ne le sens pas, ayant perdu mon nez d'autrefois, qui était capable, à la fenêtre, de repérer un con juteux qui passait dans la rue... je vois

juste que les autres font la grimace lorsque je m'approche trop près, et comme ils ne veulent pas me faire de peine, ils dissimulent ces grimaces, ce qui est encore plus humiliant. Je porte trois paires de lunettes. Trois paires de lunettes sur un seul pif. Qui n'est tout de même pas des plus proéminents. La vue me trahit, la main aussi. Tout me fait défaut – sauf la volonté.

Pendant un temps, j'ai fait des lithographies, des dessins de taureaux, de mémoire... Brugada me donnait un coup de main, il fixait une pierre au chevalet, attachait le tout et moi je pouvais gribouiller à loisir, gratter avec une lame de rasoir, en tenant une grosse loupe dans l'autre main, sinon je n'y voyais presque rien – mais à deux reprises, la pierre s'est détachée du chevalet, manquant la première fois de m'écraser le pied, au point que l'une de ses arêtes a laissé une éraflure au bout de ma chaussure, et la seconde fois, elle s'est brisée au sol alors que la petite Rosario se tenait à trois pas de là. Bien entendu, tout le travail était perdu. Pourtant, cette seconde fois, je tenais une jolie scène, presque achevée. Je décidai d'arrêter. Quant à me lancer dans de grandes toiles, j'en avais encore moins la force, mais ma petite Coccinelle était assez grande pour peindre à présent et je songeai à l'envoyer étudier à Paris, je rédigeai même quelques lettres, peut-être que Ferrer lui trouverait une place chez Martin, qui était, paraît-il, très bien. Ce ne serait pas de l'argent perdu. Elle mérite de recevoir un enseignement, pas comme ce bon à rien de Javier, incapable d'entreprendre quoi que ce soit, qui passe son temps couché comme une larve, comme un morceau de viande grasse dans une lèchefrite, figée dans son jus, trop paresseux pour venir me voir, pour transporter par-dessus les Pyrénées son gros cul, et c'est moi, vieillard, qui dois faire les allers-retours tel un jeune chardonneret, sans quoi je ne verrais jamais mon joli Marianito. Comme s'ils ne pouvaient laisser un instant leurs affaires (et quelles affaires ont-ils là-bas ?), pour rendre visite à un père au bord de la tombe. Mais il y a la petite Coccinelle, et la petite Coccinelle mérite qu'on lui consacre du temps, j'ai même montré ses dessins à Madrid, tous les professeurs de l'Académie étaient enchantés et affirmaient qu'elle était comme un petit Raphaël en jupon, comme un petit Mengs vêtu de satin. Comparé à

elle, Mengs est un morveux. Le monde n'a jamais vu pareil talent. Nous nous installons donc tous les deux, je lui dessine quelque chose sur un bout de papier, elle le copie avec soin, et combien il y a là d'application, d'intelligence, quelle grâce dans le trait ! Un peu fruste, certes, non encore abouti, mais on sentait le génie ! Goya sent ce génie. Elle dessine, Leocadia s'occupe de la maison ou sort en ville, après tout, une femme a droit à quelque chose de la vie, nous sommes en France, pas en Espagne, je ne vais tout de même pas l'enfermer à la maison sous clé. La petite dessine, moi je sors de mon tiroir de petites plaques d'ivoire, des couleurs, de petits pinceaux fins et, penché sur un verre grossissant, je pose d'abord une sous-couche noire faite avec la suie de la lampe, ensuite j'y laisse tomber quelques gouttes d'eau. Oh, les mondes qu'on y découvre, un grouillement infini de créatures, d'esprits, de désirs – infirmes, prisonniers, nains ventripotents, vieilles sorcières –, je regarde à travers ma loupe et je m'émerveille sans fin de tout ce qui se passe sur une aussi petite surface lorsque l'eau délaye la suie. Puis, hop hop, je me mets à peindre. Si ça ne marche pas – ça marche de moins en moins souvent –, je gratte sans regret, car je sais que l'eau dilue la noirceur en parfait accord avec le cours de mes pensées et qu'elle fera surgir aussitôt après quelque vision encore plus intéressante. Plus douloureuse.

Tout comme avec la petite Coccinelle, j'avais aussi passé du temps avec Javier – je songeais que si mon papa, simple doreur de son état, avait engendré un peintre tel que moi, alors quelles merveilles accomplirait mon fils ! Ainsi avais-je pensé de chacun de mes enfants, l'un après l'autre : Antonio, Eusebio, Vincente, Francisco, mais ils étaient tous morts, atteignant rarement l'âge de pouvoir tenir un crayon, sans parler de pouvoir émerveiller le monde par leur talent ; avec Javier aussi, nous avons été si souvent à un pas, à un rien – comme la fois où il attrapa la variole et où je le portais toute la nuit dans mes bras, au lieu de peindre quelque chose ou de ramener une fille ; et lui, brûlant de fièvre, épuisé par ses pleurs, il s'assoupissait un instant et se réveillait aussitôt ; lorsque j'en parlai au roi, il fut si ému qu'il me saisit la main et la secoua longuement, après quoi il se mit à jouer du violon, ce qui

devait sans doute signifier que le vieux bouc compatissait à ma douleur. Or, ce jour-là, il n'avait pas de second violoniste derrière le rideau pour exécuter les passages difficiles, comme lors des concerts à la cour, et moi je n'étais pas encore sourd, ce ne fut donc pas une partie de plaisir... Enfin, chacun compatit avec les moyens artistiques dont il dispose – moi, je compatissais, par mes chefs-d'œuvre, avec l'Espagne entière que l'on écorchait vive ; lui, il compatissait avec un enfant malade et son père en raclant du violon. Soit. Mais ce ne fut pas la seule alarme ; durant toute l'enfance de Javier, je m'efforçai de ne pas m'habituer à lui ; j'avais peur qu'il disparût comme les précédents, ou ceux dont Pepa avorta par la suite : lambeaux sanguinolents, déchets sur les draps, horreurs que je préférerais – comme bien d'autres hommes – ne pas avoir devant les yeux, mais je les vois sans cesse : quand je ferme les yeux, en rêve, à l'état de veille, quand je regarde la goutte d'eau délayer la suie sur la plaque d'ivoire, je vois non seulement les cadavres des fusillés au pied du mur, les nonnes violées par les soudards français, mais aussi ces choses répugnantes qui sortaient de son corps de femme : des nains, des homuncules que l'on pouvait tenir tout entiers dans une main fermée ; l'un avec une tête hypertrophiée, un autre sans jambe du tout, horreur, horreur.

Mais l'un d'eux a survécu, et c'est avec lui que j'ai passé du temps, comme je le fais à présent avec Rosario – oh ! les instants magnifiques quand je l'ai vu devenir la copie fidèle de son père, et même plus, son chef-d'œuvre, c'est-à-dire le mien ; quand il sortait du coffret pinceaux, spatules, divers crochets et raclours, quand il observait attentivement les différents pigments et me demandait de quoi ils étaient faits... pourtant, il n'y avait pas de génie en lui, je l'avais senti presque dès le début, mais je me leurrais moi-même, me disant que quelque chose allait éclore en lui, mais en vain. Pour parler, bavasser sur les pigments, les couleurs, il était le meilleur – mais quand il devait s'attaquer à une toile, à une feuille, il devenait timoré, prétextant qu'il avait honte, qu'il n'y arriverait pas, que ceci, que cela ; tant et si bien qu'il me semblait parfois qu'il le faisait exprès, par méchanceté, alors je l'ai engueulé plusieurs fois, je lui ai hurlé dessus comme on le fait avec les garçons, mais ce fut pire encore.

Il ne voulait plus peindre avec moi, refusait de venir à l'atelier, il devenait de plus en plus paresseux et ombrageux. Je ne sais pas d'où lui venait ce caractère, certainement pas de moi. Sans doute de sa mère. De fait, elle était assez ombrageuse, quoique dure à la tâche. Elle était ignorante, aussi ne parlait-elle pas trop, et c'était mieux ainsi. Elle n'aimait que se pomponner. Mais n'aiment-elles pas toutes cela ?

Javier parle

Ce n'est pas qu'il m'interdisait de m'asseoir moi aussi à ses côtés. Il me le permettait. À condition évidemment qu'il fût à Madrid, qu'il fût de bonne humeur et eût pour moi une once d'attention ; car il n'était pas rare qu'il peignît comme un enragé des journées entières, en marmonnant dans sa barbe des insultes à rallonges, et jusque tard dans la nuit, coiffé d'un haut-de-forme auquel il fixait des bougies, toujours de la meilleure qualité, qui donnaient la lumière la plus vive et la plus blanche possible ; s'il venait à en manquer, il faisait une scène, réveillait ma mère et les serviteurs afin qu'on envoyât quelqu'un au magasin, cogner à la porte jusqu'à ce que le propriétaire se levât, ouvrît et vendît des bougies de la première qualité pour Monsieur de Goya, illustre fou furieux. Et puis il voyageait, ayant à honorer des commandes ici ou là, peignait un ministre dans son domaine, une comtesse dans son château, ou encore une grande toile pour une église – que, bien entendu, il devait aller voir de ses propres yeux pour savoir d'où venait la lumière, quelle nuance prenait la pierre des murs au soleil, à quelle paroi l'œuvre serait-elle destinée, à quelle distance et sous quel angle se tiendrait le spectateur, afin de choisir le raccourci adéquat. Il disparaissait des semaines entières, pour travailler ou pour chasser avec son ami d'école Zapater, peu importait... Il se contentait d'informer ma mère ; d'ailleurs, même si elle avait su ce qu'il disait parfois d'Alba et de lui-même, même s'il lui avait dit : je vais chez la duchesse, je compte bien m'amuser – elle aurait seulement baissé les yeux, car c'était tout ce qu'elle savait faire. Et aussi se coucher sous lui, bien sûr, quand le moment était venu d'une nouvelle grossesse, d'un nouvel avortement.

Mais lorsque j'eus neuf ans, il partit pour une longue période – non que cela ne lui fût pas arrivé auparavant, mais, cette fois, il disparut plus longtemps qu'il ne l'avait annoncé ; des lettres parvenaient de Cadix, mais écrites d'une autre main – je savais déjà reconnaître son écriture penchée, un peu brouillonne, avec des *s* et des *y* à longues moustaches. Ma mère passait toutes ses journées dans sa chambre ou alors, mue par une impulsion soudaine, elle se précipitait chez moi pour me serrer dans ses bras et m'embrasser, violemment, avec excès, de sorte que je voulais m'extraire au plus vite de ses manchettes amidonnées et de ses dentelles rigides ; si au milieu de ces transports, il m'arrivait de la regarder à la dérobée, je remarquais qu'elle avait les yeux gonflés de larmes, bordés d'un fin trait rouge et injectés de sang, au point de rendre les blancs tout à fait roses ; les traits de son visage étaient épaissis par le désespoir, comme cela arrivait parfois pendant ses grossesses ; elle était si pitoyable qu'après avoir posé mes yeux sur elle, je n'avais plus le cœur à essayer de m'échapper et je m'immobilisais tel un moineau pris au filet, au moment où la main s'en saisit, et j'attendais qu'elle assouvît son besoin d'embrassades intempestives. Mais je réussissais en général à éviter la vue de son visage, je gigotais comme un sauvage, juste pour ne pas avoir à la regarder – alors j'avais la force de m'échapper et je me réfugiais dans la cuisine ou le patio.

Il revint terriblement affaibli, on dut le porter à l'intérieur de la maison, appuyé sur les épaules du cocher et du valet ; il était livide, verdâtre, comme façonné dans de la cire sale, affreusement amaigri, la tête bandée avec une écharpe blanche ; mais le plus étrange, c'était le silence presque total qui accompagnait toute la scène. Pas un cri de joie, pas un mot de bienvenue, pas d'ordres donnés à voix haute ; si ma mère avait quelque chose à dire, elle le faisait en chuchotant, comme si elle craignait de troubler ce silence solennel. Le moindre froissement de robe, le moindre bruit de talon paraissaient trop sonores.

Le soir seulement, la servante qui me mettait au lit me souffla : « Pauvre petit, maintenant tu as un papa complètement sourd. »

Il resta alité plusieurs mois, puis son visage s'arrondit, il commença à dessiner dans un carnet, devint capricieux,

comme un homme en convalescence. Il réclamait sans cesse quelque chose, ou bien il enrageait de ne pouvoir peindre ; sourd, il devint terriblement bruyant ; on entendait sa voix puissante dans tout l'immeuble, depuis le magasin de don Feliciano au rez-de-chaussée, où elle faisait trembler et tinter doucement les flacons de parfums, jusqu'au grenier, où elle gonflait les draps en train de sécher. « Javieeeeer, hurlait-il, Javieeeeer, viens voir papa ! » et moi, je m'enfuyais à toutes jambes, comme lorsque je voulais échapper aux étreintes impérieuses de ma mère.

L'infirmité est une étrangeté. L'homme qui a perdu un bras n'est pas du tout l'homme qu'il était avant, avec seulement un bras en moins. C'est un homme qui, à la place de son bras, possède un manque de bras, un organe radicalement nouveau, qu'il ne faut pas regarder, dont il ne faut pas parler. Pour ne pas lui faire de peine. Car, à l'instar du corps où, à la place du bras, a poussé le manque de bras, dans l'âme aussi, à la place de quelque chose a surgi le manque de ce quelque chose – un organe douloureux, lancinant, sensible. Et les hommes qui perdent un sens, perdent incomparablement plus : tout un monde, qui n'était accessible que grâce à ce sens particulier – c'est donc vraiment beaucoup plus grave. Non seulement les mélodies de la zarzuela, non seulement la manière dont la Tirana déclamait sur scène, avec ce glougloutement qui vous chatouillait dans l'oreille, ce roucoulement dans la voix, mais aussi le roulis des murmures qui parcourait la salle, les cris qui fusaient des rangs plus éloignés, les applaudissements – cette vague collective de sons, par laquelle tous ensemble ils la remerciaient pour les sons qu'elle leur adressait depuis la scène ; c'était comme deux mers opposées, celle des centaines de gorges des spectateurs contre celle de sa seule gorge à elle, incomparable. Les *sainetes* aussi, devant lesquelles il se tordait de rire autrefois, toutes ces saynètes mêlant marchandes d'oranges futées et *majos* téméraires, médecins imbus d'eux-mêmes et mauvais garçons débrouillards, qui arrivent toujours à leurs fins. Il apprenait par cœur ces chansons et les chantait ensuite en travaillant, encore des années après, quand il ne s'entendait plus et chantait horriblement faux ; tout cela, il le perdit. Il n'y eut plus de préparatifs avant de sortir, pour se glisser

dans des vestes chamarrées et des culottes brodées d'or, dont il était si fier (bien qu'il n'eût plus depuis longtemps une taille de torero, ce que ma mère ne manquait jamais de rappeler en aparté)... Et les partitions, il se mettait en quatre pour en envoyer à son cher Zapater, celles des *sainetes* et des *seguidillas*, il fouinait dans les échoppes pour dégoter les succès les plus récents. Il fourrait tout cela dans des colis, qu'il envoyait par la malle-poste à Saragosse ; de retour à maison, il proclamait : « C'est mon adieu définitif à la musique, que Martin en profite, car, à partir d'aujourd'hui, je cesse de fréquenter les lieux où l'on entend ces chansons... je me suis dit que je devais m'en tenir, sacrebleu, à des principes, et conserver, sacrebleu, une certaine dignité ! » – il l'avait répété ainsi dans sa barbe tout le long du chemin jusqu'à la maison, mais le soir venu, il sortait quand même, vêtu de l'une de ses vestes brodées de *majo*, et il riait aux larmes avec les autres, ses semblables. Après qu'il fut devenu sourd, il n'enfila plus jamais de veste de *majo*, même pour rire, comme si c'étaient les vêtements d'un mort.

Francisco parle

Il y a des choses dont il est impossible de parler. On ne peut les évoquer qu'en peignant. Et encore, à dire vrai, même cela n'est pas possible.

Javier parle

L'homme qui se leva péniblement du lit pour se mettre devant son chevalet était un autre homme. Pour nous d'abord – car aucune parole ne lui parvenait ; il se tenait dans son atelier tel un poisson dans son bocal brunâtre, sombre, tapissé d'algues étranges – rouleaux de toile, cadres décharnés, écailles de peinture –, et il travaillait sans relâche, surtout la nuit, de sorte qu'il consommait encore plus de bougies qu'autrefois ; ses vêtements et tout le plancher de l'atelier étaient maculés de gouttes et de filins de cire nacrée ; il prenait toutes les commandes pour prouver qu'il

pouvait encore peindre, il se mit aussi à fréquenter les réunions de l'Académie pour couper court à tous les ragots selon lesquels « Goya était fini », et que colportaient de médians barbouilleurs, et il s'attardait dans ses séances, sans rien comprendre, mais en prenant – c'est ainsi que je me l'imagine – une expression pénétrée, comme s'il entendait absolument chaque mot et le méditait profondément ; il peignait d'horribles images sur métal – un incendie, des naufragés jetés sur un rocher nu, des brigands en train d'égorger des voyageurs, une prison, des fous grouillant dans les couloirs d'un hôpital ; ces scènes n'ont jamais quitté ma mémoire : des visages grimaçants de peur, des bras tordus, des gestes désespérés ; je me glissais le plus près possible et, de ma cachette derrière une toile ou une chaise, je le regardais peindre : respirant bruyamment, essoufflé, avec des grognements, il s'éloignait du tableau et y revenait de nouveau, posait sur la toile le noir huileux des chaînes, les éclats de l'écume blanche qui submergeait un cadavre, les plaques sèches, rouge brun, du sang bu par le sable sous les roues de la diligence. S'il se rendait compte que j'étais là, tout près – m'apercevant du coin de l'œil, ayant senti le chatouillis de ma respiration sur le dos de sa main gauche baissée, ou tout simplement éprouvant la sensation d'une présence, d'une condensation de l'attention, comme il arrive à chacun, il se retournait brutalement et me mettait à la porte ; parfois, c'était comme un jeu : il hurlait, poussait des aboiements menaçants, des grognements, il me chatouillait sous les aisselles ; mais le plus souvent, il se mettait vraiment en colère, comme cette fois où il peignait une scène de la maison des fous : il recouvrit aussitôt la toile d'un linge et attrapa une planchette ou un chiffon pour me chasser de l'atelier. Il envoya ensuite le tableau avec une lettre à Zapater, j'ignore ce que ses héritiers en ont fait, mais quelques années plus tard, il en peignit un deuxième pour lui, en tout point semblable. Quoi qu'il en soit, je ne parvenais pas à communiquer avec lui. Il ne savait pas encore lire sur les lèvres, moi, je ne savais pas encore écrire correctement ; il s'impatientait lorsque, lentement, laborieusement, je traçais une à une les lettres, il s'efforçait de deviner les mots ; s'il y réussissait, il attendait le suivant, essayait encore de le deviner, mais, après

un moment, il avait oublié quels étaient les premiers et il s'énervait encore plus. J'ai alors compris pourquoi nous avions une grande maison. Les grandes maisons sont faites pour s'éviter. Et il est encore plus facile de se cacher d'un sourd ; on peut passer en courant d'une pièce à une autre juste derrière son dos, à condition de le faire à pas légers, pour qu'il ne sente pas avec ses pieds le tremblement du plancher ; mais à dix ans, on peut courir avec légèreté, avec une grande légèreté. J'appris à écrire vite et lisiblement pour que nos conversations fussent les plus brèves possibles, or, avec l'art d'écrire vint aussi l'envie de lire ; mon père ne raffolait pas des livres, ma mère ne possédait en tout et pour tout que son missel, mais à l'école religieuse, outre les recueils de prières horriblement ennuyeux, on trouvait quelques livres intéressants, rescapés de temps meilleurs. Lorsque, en grandissant, j'eus davantage de courage, il m'arriva de demander à certains amis de mon père de m'indiquer les titres de livres qu'ils appréciaient particulièrement. Si je ne les trouvais pas dans la bibliothèque des Piaristes, à la visite suivante, je les priais de me les prêter ; bien entendu, je n'avais pas le droit d'importuner les invités au salon, mais je pouvais toujours (tout raide et les mains moites) me poster devant eux dans le couloir, quand ils entraient ou sortaient de la maison ; je récoltais souvent une claque de la part des serviteurs ou de mes parents, mais il arrivait aussi que je finisse par recevoir en mains propres le livre tant désiré, et je me précipitais aussitôt dans ma chambre pour commencer à le lire. Une fois, monsieur Martínez, venu de Cadix pour affaires, séjourna quelque temps à Madrid et nous rendit souvent visite ; il s'efforça de convaincre mon père de m'envoyer étudier à l'étranger, mais mon père lui répondit brièvement : « Javier, c'est un peintre. Un peintre né. Il tient cela de moi. Tout enseignement autre que celui de la peinture serait pour lui une perte de temps. Sans parler de l'argent. Les livres d'ailleurs, c'est la même chose, sacrebleu. Du gâchis. Il gâche tant de bonne lumière. »

Mais avant tout, en devenant sourd, mon père devint étranger à lui-même, à l'ancien lui-même ; ses habitudes changèrent, le timbre de sa voix, sa manière de travailler ; il s'énervait pour un rien. À vrai dire, il avait toujours été

soupe au lait, mais à présent, il était comme un loup pris au piège, qui mordait tous ceux qui approchaient, même si à chaque bond et à chaque coup de gueule, les dents du piège s'enfonçaient plus profondément dans la chair et les os de sa patte.

IV

La Femme au couteau

Le tracé anguleux de ses sourcils levés, cernés d'ombres d'un gris verdâtre, témoigne de la compassion qu'elle éprouve – qui sait, peut-être que la maladie compatit avec le malade qu'elle terrasse ; cependant, elle n'est pas venue là par sympathie ; elle a un travail à accomplir ; elle a relevé ses cheveux au sommet du crâne et les a attachés avec un foulard, elle a remonté bien haut ses manches, comme une bonne servante qui doit nettoyer une chambre et la débarrasser de vieilleries inutiles. Mais pourquoi a-t-elle découvert ses seins, dont seules les pointes sont un peu dissimulées par les plis épais de sa chemise, et qui brillent du sombre éclat d'une chair malade ? Est-ce par pitié, pour que l'on ait quelque chose à regarder au paroxysme de la terreur, juste après l'entaille, quand le couteau retombe avec un sifflement et a ôté ce qu'il devait ôter, une fois pour toutes ?

Comme il est facile d'ôter. Partout, à l'entour, quelqu'un refuse quelque chose à quelqu'un d'autre, le déshérite, le spolie de quelque chose ; dans un attroupement – d'une montre, détachée avec adresse ; dans un tribunal – de la liberté ; dans un lit, dans les draps froissés – de la virginité ; tel est l'ordre du monde. La maladie n'a donc nul besoin



de compatir avec quiconque, elle accomplit consciencieusement son travail, qui est un petit rouage d'un grand tout, immuable ; elle a des muscles vigoureux à force de manier le couteau qui, à force d'être aiguisé est devenu plus court, à moins qu'il ne se soit ébréché sur un membre trop dur ou un sens agrippé frénétiquement au corps.

Pour la victime, c'est autre chose – perdre est particulièrement difficile. Regarde avec quelle énergie désespérée l'homme agrippe l'épaule – on ne voit que son pouce qui glisse sur la manche relevée, un triangle de chair, un bout du bras avec lequel il se protège la tête, pressant l'endroit de son corps où s'abattra le couteau. Chacun de ses tendons, chacun de ses muscles s'efforcent de le sauver du danger ; lui-même a presque entièrement rampé hors du tableau ; son visage est invisible, et c'est tant mieux, car si je devais le peindre, ma main en tremblerait d'émotion. Mais oui, il pressent l'estafilade – une douleur fulgurante, la consistance poisseuse du sang qui gicle de la blessure, une faiblesse dans les genoux, les yeux où se forment des lacs noirs et profonds. Mais il ne sent pas encore l'entaille jumelle, qui va le priver de vastes contrées de la vie, qui lui semblaient évidentes ; il les verra par la suite, quelque part à l'intérieur de lui, peut-être en rêve, sous l'aspect de pièces successives, merveilleusement meublées, pleines de personnes qui lui sont chères. Les portes de ces pièces claquent violemment, mues par une force incompréhensible, et le voilà qui reste seul, dans un long couloir, avec, en enfilade, ces portes sombres, closes à jamais.

Mais pour l'heure, il est figé dans ce bref instant où le couteau est encore suspendu avant de s'abattre ; du coin de l'œil, il voit que le troisième personnage, cette sombre silhouette qui lui avait paru lever la main dans un geste de compassion, n'est qu'une statue de bois, muette ; et le visage compatissant de la maladie n'est qu'un masque de carton-pâte blanchi, derrière lequel se dissimule on ne sait qui.

V

Javier parle

Ce ne fut qu'arrivé moi-même à l'âge adulte, une fois marié, juste après la naissance de Mariano, que je compris soudain, en songeant d'ailleurs tout à fait à autre chose, que le tableau de Notre-Dame de Saragosse, dans la chambre à coucher de mes parents, avait un cadre spécial garni d'un rideau, que l'on pouvait tirer à tout moment, pour cette bonne raison qu'il était justement suspendu au-dessus du lit de mes parents, dans lequel mon père accomplissait régulièrement son devoir conjugal – et pareillement ma mère. Je compris aussi que le grand bout d'étoffe, qui pendait toujours à un crochet dans un coin de l'atelier, remplissait exactement la même fonction : recouvrir une sainte image pendant la sieste, quand mon père fermait la porte à clé et « réfléchissait à la peinture », ce pourquoi il « avait besoin d'une complète solitude », même s'il ne mettait pas à la porte de l'atelier la fille qui posait pour lui. Ou les filles, s'il s'en trouvait plusieurs à ce moment-là.

Devenu moi-même adulte, et peintre, ou plutôt : ayant souvent réfléchi moi-même à la peinture, je compris que les modèles ne lui étaient d'aucune utilité ; en tout cas pas comme pour les autres artistes, qui, pour quelques maravédis,

faisaient prendre à ces filles des poses de nymphes et de déesses, appuyées contre un mur, assises sur des coffres, drapées de vieilles étoffes tenant lieu de soieries raffinées – et qui retranscrivaient soigneusement les lignes d'ombre : ils observaient la ligne de partage entre l'ombre et la lumière, là où la frontière était fluide et là où elle était nette ; la façon dont la perspective métamorphosait un genou, une main, une nuque penchée, en formes incompréhensibles. Lui, il connaissait les corps sur le bout des doigts : celui des femmes, celui des hommes, celui des animaux. Vivants et morts. En pâmoison. Empalé sur un tronc d'arbre, éventré. Le garrot du cheval, les muscles du cou d'un taureau, jouant sous la peau épaisse, les doigts noueux des miséreux, le grain de beauté tremblotant sur le ventre d'une marchande de quatre saisons que les sorcières emportent au sabbat. Il connaissait les lumières et les ombres propres à chaque corps, ses replis, ses raccourcis ; la comédie qui consistait à disposer bras et jambes, à arranger les drapés, à tourner le modèle vers la lumière du soleil, lui était parfaitement inutile – et pourtant les filles venaient poser, même lorsqu'il peignait des tableaux où il n'y avait pas une seule femme. Il les croquait d'un trait – il a laissé à Madrid des liasses entières de ces dessins, que j'ai par la suite rassemblés en albums – les unes dénouant leurs cheveux, les autres assises sur un tabouret, tenant un éventail replié, ou à califourchon sur un coffre, se mirant dans un petit miroir tenu à deux mains au-dessus de la tête. Le fait qu'il les avait possédées, d'abord sur le papier, ensuite, ou en même temps – sur le coffre, contre le mur, appuyées contre le chevalet, peu importe – devenait partie intégrante du tableau, bien que celui-ci représentât l'exécution d'insurgés, Wellington à cheval, ou des combats de taureaux ; c'étaient elles, les marchandes d'oranges des bords du Manzanares, les lavandières, les servantes, qui pénétraient dans la chaîne et la trame de la toile, dans la texture de la sous-couche et des couleurs, dans le grain des pigments. Tout comme les coqs de bruyère, les lièvres, allongés côte à côte, les biches qu'il abattait d'un seul coup de fusil. Il ne pouvait créer quelque chose à partir de rien – il devait d'abord poser ses mains sur quelque chose pour qu'ensuite il en jaillît une chose nouvelle, vivante.

Ma mère faisait mine de ne rien voir, ou alors vraiment elle ne voyait rien – peut-être s’en plaignait-elle à son confesseur, peut-être à la Vierge en personne, peut-être estimait-elle, en petite sœur de peintres, que c’était normal, que des femmes nues à la maison étaient le lot d’une épouse d’artiste, au même titre que la poussière blanche qui revenait sans cesse se déposer sur tous les meubles, ou l’obligation de supporter l’odeur de la peinture et de l’essence de térébenthine, sans parler des scènes de ménage ? Je ne sais pas.

Au moment où il quitta la maison familiale, la mère de mon père lui donna sa bénédiction et un petit carnet dans lequel – après avoir pris conseil auprès d’un oncle mieux introduit dans le monde – elle avait inscrit les noms des personnages les plus importants d’Espagne : ducs, juges, évêques, ministres. Lorsqu’il eut achevé le portrait du comte de Floridablanca, son premier grand portrait, où on le voit lui-même, dans l’ombre, tout petit, qui présente timidement son tableau au ministre élancé, engoncé dans un habit rouge – en réalité un nabot qui avait deux têtes de moins que lui –, il put mettre une première croix devant un nom de son carnet. Et sans doute le fait de figurer à jamais en humble serviteur sur ce grand tableau, assez laid au demeurant, lui paraissait un prix minime à payer pour obtenir de nouvelles commandes qui, effectivement, se mirent à affluer les unes après les autres. Année après année, il biffa des noms sur sa liste, en rajouta d’autres : il portraitureait les souverains successifs, des ambassadeurs, des duchesses, des généraux. Il le fit sans discontinuer au temps du roi Charles, du roi Ferdinand, des Français, puis des Anglais, sans faire de différence.

Cet homme qui, à vingt-sept ans, n’avait pour toute fortune qu’une ambition dévorante, en rencontrant une fille pas particulièrement jolie (pardon, maman !), pouvait-il ne pas songer que le frère de celle-ci, et son propre condisciple à l’école de Luzán, Francisco Bayeu, l’élève préféré de Mengs, était membre de l’Académie royale San Fernando et occupait le poste de peintre du roi ? Et quand il se présenta comme un élève de Bayeu – et non de Luzán – pouvait-il ne pas savoir que ce choix serait payant le moment venu ? Ou quand il ne pipa mot contre le vote de Ramón Bayeu pour son propre frère au concours annuel de l’Académie ? Le mariage